

# Introduction

Les écrivains anciens, comme tous les historiens depuis lors, ont horreur du vide. Ils le remplissent comme ils peuvent, et en dernier recours ils inventent<sup>1</sup>.

## i. Pourquoi la colonisation mégarienne ?

Mégare a été l'une des cités les plus actives de la Grèce en matière de colonisation, ayant participé à la fondation d'un nombre important d'établissements autant en Sicile (Mégara et Sélinonte) qu'en Propontide (Astacos, Chalcédoine, Sélymbria et Byzance) et dans le Pont-Euxin (Héraclée du Pont et Mésambria). Nonobstant son importance moyenne dans la hiérarchie des cités, la réputation de Mégare en tant que métropole ne fut dépassée que par les cités de Corinthe et de Milet<sup>2</sup>.

Depuis le livre de référence de Hanell, *Megarische Studien*, publié à Lund en 1934, et malgré l'enrichissement de la documentation épigraphique, archéologique et numismatique, accumulée suite au progrès des fouilles et aux nouvelles trouvailles, les relations de Mégare avec ses *apoikiai* restent peu étudiées. Il y a bien des raisons à cela: la nature de la documentation disponible, différente pour chaque cité mégarienne; la complexité de la problématique concernant, d'une part, les rapports entre la métropole et les colonies, et d'autre part, les relations entre les Grecs et les indigènes. Il faut ajouter la difficulté d'avoir accès à une bibliographie dont une partie a longtemps été écrite en grec, en russe, en bulgare ou en roumain.

Toutefois, et bien que le projet puisse paraître ambitieux, je crois que l'examen en synergie des fondations mégariennes s'avère très utile pour le monde scientifique. En effet, étant donné que l'idéal serait d'étudier

1 Finley, *Sur l'hist. ancienne*, p. 44.

2 Hind, *Megarian Colonization*, p. 131.

le mouvement de colonisation en prenant en compte toutes les aires géographiques de l'expansion grecque, l'installation des Mégariens à l'époque archaïque à la fois en Sicile, en Propontide (mer de Marmara) et dans le Pont-Euxin (mer Noire) apparaît comme une bonne étude de cas. Il ne s'agira pas seulement de multiplier les parallèles que l'on peut relever entre diverses cités, mais, par la comparaison de plusieurs zones de colonisation, de mieux comprendre le processus de colonisation et d'identifier les «réseaux» établis par les Mégariens en Sicile, en Propontide et dans le Pont-Euxin<sup>3</sup>.

Par ailleurs, un acquis important des recherches récentes consiste dans la mise en évidence de l'importance des relations entre Grecs et indigènes, qui restent fondamentales pour l'implantation et le développement des colonies. Il serait erroné de présenter la fondation des colonies, sans une nouvelle analyse des données en rapport avec les populations locales. L'examen de ces données, que Hanell n'avait pas étudiées, fait également partie de mon étude.

De même, les savants ont récemment insisté sur le caractère mixte de plusieurs expéditions coloniales, et il s'avère aujourd'hui fort important d'étudier le rôle des *synoikoi*, des cofondateurs, et des vagues ultérieures de colons (des *époikoi*) dans la colonisation mégarienne<sup>4</sup>. Il convient de préciser que par *époikoi* on entend, avec Casevitz, «les nouveaux colons sans distinguer ceux qu'une métropole a envoyés sur demande de la cité qui les accueille, de ceux que l'exil a fait s'établir dans une cité»<sup>5</sup>.

3 Pour la question des «réseaux» entre les cités à l'époque archaïque, voir l'article programmatique de J.-P. Morel, «Problématiques de la colonisation grecque en Méditerranée occidentale : l'exemple des réseaux», in Antonetti (éd.), *Il dinam. della colon. gr.*, p. 59-70; et dernièrement Malkin, *A Small Greek World*, *passim*.

4 Sur les fondations composites, voir M. Gras, H. Tréziny, in *Mégara 5*, p. 552, qui rappellent : «En fait, il est difficile – quelles que soient les traditions étudiées – de privilégier la vision de contingents bien étanches les uns des autres, venant de différentes cités grecques et aboutissant chacun à une fondation particulière». Cf. aussi Lepore, *Grande Grèce*, p. 54-55. Comme le note Casevitz, *Vocabulaire*, p. 201, le mot *σύννοικος* peut être employé «pour désigner les (colons) associés à la fondation d'une colonie, sans en avoir la direction»; ce terme implique «souvent une association minoritaire».

5 Pour le rapport entre *apoikoi* et *époikoi* dans le vocabulaire de la colonisation grecque, on verra De Wever-Van Compernelle, *Colonisation*, p. 498-504; Casevitz, *Vocabulaire*, p. 118-119, 156-158 (le passage cité se trouve à la p. 157). Voir aussi Graham, *Colony*, p. 64-66, sur la présence des *époikoi* dans les colonies grecques.

Les témoignages confirment l'arrivée des colons additionnels dans les *apoikiai* mégariennes, surtout à Byzance et Mésambria. La collaboration des Mégariens avec des Grecs provenant d'autres régions (des Mégariens des colonies, des Béotiens, des Argiens, des Carystiens de l'Eubée, voire même des Corinthiens) et l'arrivée des nouveaux colons – à titre individuel ou en communauté – dans les cités déjà fondées, expliquent sans doute le succès de l'établissement de plusieurs colonies.

Ces constatations entraînent une autre question: comment a-t-on assuré dans les colonies la cohésion sociale entre Grecs de provenances variées, indispensable pour constituer un seul corps social? À mon sens, c'est par l'analyse des traditions de fondation, des subdivisions du corps civique, des magistratures et des cultes des colonies qu'on peut répondre à cette question. Les institutions politiques et religieuses (les *nomima*) sont en effet des domaines susceptibles de révéler l'hétérogénéité des groupes de colons fondateurs et supplémentaires: c'est au sein de ces structures institutionnelles que se réalisait la médiation politique et culturelle entre les différents groupes de colons (*apoikoi* ou *époikoi*). Les *nomima* occupent par ailleurs un rôle important dans la définition de l'identité d'une communauté politique grecque et leur analyse met en évidence les liens de parenté entre les différentes cités, l'unité culturelle entre la métropole et ses colonies<sup>6</sup>.

Bien que les spécialistes aient repoussé l'interprétation «modernisante» de la relation entre colonie et métropole<sup>7</sup>, remplaçant même le

- 6 Malkin, *Networks*, p. 67; *idem*, *A Small Greek World*, p. 189-197. Sur le rôle des *nomima* dans la définition de l'identité d'une cité grecque, on lira aussi M. Nafissi, «From Sparta to Taras: *Nomima*, *Ktiseis*, and Relationships between Colony and Mother City», in *Sparta: New Perspectives*, S. Hodkinson et A. Powell (éds.), London 1999, p. 245-272; A. Brugnone, «*Nomima chalkidika*. Una laminetta iscritta da Himera», in *Quarte giornate internazionali di studi sull'area elima (Erice, 1-4 dicembre 2000)*. *Atti*, vol. I, Pisa 2003, p. 77-89; D'Ercole, *Colonisation grecque*, p. 81-93.
- 7 F. de Angelis, «Ancient Past, Imperial Present: the British Empire in T. J. Dunbabin's *The Western Greeks*», *Antiquity* 72, 1998, p. 539-549; J.-P. Wilson, ««Ideologies» of Greek Colonization», in *Greek and Roman Colonization: Origins, Ideologies and Interactions*, G. Bradley et J.-P. Wilson (éds.), Swansea 2006, p. 25-57; G. R. Tsetskhladze, J. F. Hargrave, «Colonization from Antiquity to Modern Times: Comparisons and Contrasts», *Ancient West & East* 10, 2011, p. 161-182.

terme de colonie par le mot grec *apoikia*<sup>8</sup>, il reste à déterminer jusqu'à quel niveau une colonie se rattachait à sa métropole du point de vue politique et institutionnel. L'étude des *nomima* et des rapports entre Mégare et ses colonies peut nous donner une réponse, fût-elle partielle, à cette question.

Quant au vocabulaire employé pour désigner les établissements fondés par les Mégariens, il est certain que le terme grec d'*apoikia* («installation hors de la maison»), pourvu d'un sens complexe, ne correspond pas en entier au terme latin de *colonia*. Toutefois, bien que les notions de «colonie» et de «colonisation» soient inadéquates, ils sont entrés dans le vocabulaire scientifique et il est difficile maintenant de les écarter. Il convient néanmoins de rappeler que ces termes se réfèrent aux réalités d'époque romaine ou moderne plutôt qu'à celles de l'époque archaïque grecque<sup>9</sup>. Pour la période archaïque, on ne peut pas parler dans le cas de Mégare d'une politique de colonisation ou d'un empire colonial, parce qu'il n'existe aucune source attestant la dépendance politique ou économique d'une *apoikia* mégarienne envers sa

- 8 Petropoulos, *Emporion*, p. vii. L'existence de la colonisation grecque en tant que phénomène à l'époque archaïque a été niée dans un célèbre article par R. Osborne, «Early Greek Colonization? The Nature of Greek Settlement in the West», in *Archaic Greece: New Approaches and New Evidence*, N. Fisher et H. van Wees (éds.), London 1998, p. 251-269. Ce courant historiographique a suscité des critiques légitimes: J. Zurbach, «Question foncière et départs coloniaux. À propos des *apoikiai* archaïques», *ASAA* 86, série III, 8, 2008 (2010), p. 87-103; A. J. Domínguez, «The Origins of the Greek Colonisation and the Greek Polis: Some Observations», *Ancient West & East* 10, 2011, p. 195-207; E. Greco, «On the Origin of the Western Greek Poleis», *Ancient West & East* 10, 2011, p. 233-242.
- 9 Pour les problèmes de l'équivalence du terme latin de *colonia* avec le grec *apoikia*, voir Graham, *Colony*, p. xxxv-xxxvi; S. Mazzarino, «Metropoli e colonie», in *Metropoli e colonie di Magna Grecia. Atti del terzo convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto 1963)*, Napoli 1964, p. 67-69; De Wever-Van Compernelle, *Colonisation*, p. 461-467; E. Lepore, «La fioritura delle aristocrazie e la nascita della polis», in *Storia e civiltà dei Greci. I. Origini e sviluppo della città*, Milano 1978, p. 230-232; *idem*, «I Greci in Italia», in *Storia della società italiana I. Dalla preistoria all'espansione di Roma*, Milano 1981, p. 213-216; Ehrhardt, *Milet und seine Kolonien*<sup>2</sup>, p. 266-267, n. 4. Casevitz, *Vocabulaire*, p. 128-130, donne une double définition du mot *apoikia*: (1) «une expédition colonisatrice avec ses membres»; (2) «l'agglomération qui en résulte». Selon De Wever-Van Compernelle, *Colonisation*, p. 466-467, l'*apoikia* est chez Thucydide «le collectif désignant un groupe d'émigrés – volontaires ou non – ou la cité où ce groupe s'est installé».

métropole. Par conséquent, les modernes ont suggéré que seul le domaine religieux pouvait constituer le secteur où la cité-mère ait exercé des influences<sup>10</sup>. Même si les *apoikiai* étaient des *poleis* autonomes, sans obligations économiques et politiques envers leur métropole, ce serait une erreur d'exclure tout rapport politique entre Mégare et ses colonies. La collaboration des Mégariens avec ceux des colonies mégariennes de Sicile et de la Propontide en vue de la fondation de Sélinonte, respectivement de Mésambria, révèlent le maintien des contacts entre la métropole de Grèce et ses colonies.

Au demeurant, je précise que j'ai employé le terme d'«établissements mégariens», même si souvent des colons d'autres régions de la Grèce avaient participé à l'installation et au développement des *apoikiai*. Le fait que les institutions politiques, les cultes et les calendriers de ces cités aient gardé l'héritage «mégarien» dans ces domaines justifie, à mes yeux, ce choix<sup>11</sup>.

## ii. Structure de l'ouvrage

J'ai divisé ma recherche en trois grandes parties. La première se propose d'examiner quelques événements de l'histoire archaïque de Mégare, à savoir la formation de l'État mégarien et les rapports de la cité avec Corinthe et Athènes, en traitant simultanément du développement

10 Les rapports entre les colonies et leurs métropoles à l'époque archaïque ont été examinés, entre autres, par G. Vallet, «Métropoles et colonies. Leurs rapports jusque vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle», in *Metropoli e colonie di Magna Grecia. Atti del terzo convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 13-17 ottobre 1963)*, Napoli 1964, p. 209-229 (= Vallet, *Le monde gr. colonial*, p. 19-32); Ehrhardt, *Die politischen Beziehungen*, p. 78-117; G. Shepherd, «Greeks bearing Gifts: Religious Relationships between Sicily and Greece in the Archaic Period», in *Sicily from Aeneas to Augustus. New Approaches in Archaeology and History*, C. Smith et J. Serreti (éds.), Edinburg 2000, p. 55-70; I. Malkin, «Categories of Early Greek Colonization: the Case of the Dorian Aegean», in Antonetti (éd.), *Il dinam. della colon. gr.*, p. 26-28.

11 Certes, avec quelques exceptions notables, comme le culte d'Héraclès à Héraclée du Pont (voir *infra*, chapitre II.3.1.1), le *hiéromnamôn* éponyme de Byzance (voir *infra*, chapitre III.2.1.2).

et des conflits internes à la société mégarienne. Il ne s'agit pas d'écrire une nouvelle histoire politique de la cité, mais de mettre en avant les événements susceptibles d'avoir provoqué le mouvement de colonisation, ou d'avoir influencé l'évolution des relations entre Mégare et ses colonies.

En second lieu, j'aimerais me pencher sur les fondations mégariennes de Sicile, de la Propontide et du Pont-Euxin, en mettant l'accent sur l'occupation globale du territoire (une situation particulièrement visible dans le cas des cités siciliotes), sur les relations entre les différents groupes de colons et sur les contacts avec les indigènes. Il me paraît essentiel de montrer dans ce cadre l'importance des vagues ultérieures de colons, ce qui m'amène à soutenir l'hypothèse de l'existence d'un type de colonisation caractérisé par la succession de groupes hétérogènes de colons.

La troisième partie porte sur les institutions politiques d'origine mégarienne attestées dans les colonies. J'étudie ainsi les subdivisions du corps civique : les trois *phylai* («tribus») doriennes et les *hékatostyes* («centaines»), en mettant en doute l'existence d'une troisième division en cinq *kômai* («bourgs») dans le monde mégarien. Ensuite, je me propose d'analyser les principales magistratures des cités mégariennes, dont l'origine peut remonter à l'époque archaïque, soit le magistrat éponyme (le *basileus*, le *hiéromnamôn*) et les principaux collèges de magistrats (les *aisimnatai*, les *probouloi*, les *pentékaidéka*, les stratèges, les *damiorgoi*, les *nomophylakes*). Il existe, certes, des divergences et des similitudes institutionnelles entre la cité de Mégare et ses *apoikiai*, que l'on mettra en valeur à travers cet examen systématique des données à disposition.

Quant à l'étude des épiclèses et du calendrier de souche mégarienne – un autre volet important des *nomima* –, j'ai préféré ne les intégrer que partiellement dans mon étude, et cela pour deux raisons. Premièrement, car les correspondances cultuelles qui existent entre Mégare et ses colonies sont les mieux connues actuellement. De fait, force est de reconnaître qu'après l'examen approfondi des cultes et des calendriers des établissements mégariens de Hanell (digne élève de l'éminent spécialiste de la religion grecque, Martin P. Nilsson), les recherches menées par Avram et Chiekova sur les cultes et le calendrier des colonies mégariennes et héracléotes, d'Antonetti et Lévêque sur les cultes de Mégare, de Kerény, Tusa, Manni, Bejor, Dewailly, Antonetti, Marconi

et Grotta sur les cultes de Sélinonte ont considérablement enrichi notre connaissance du panthéon mégarien<sup>12</sup>. Deuxièmement, je me propose de revenir sur l'organisation et l'évolution du paysage religieux en Mégaride dans le cadre d'une étude particulière<sup>13</sup>.

- 12 On constate que par rapport à l'époque de K. Hanell, ce sont surtout de nouvelles inscriptions de Callatis qui ont fourni d'autres divinités et épiclèses mégariennes. À ce propos, voir A. Avram, in *ISM III* (1999), p. 91-95; Chiekova, *Cultes* (2008), surtout p. 60-66, 87-88, 119-122, 162-164, 224. Les cultes de Mégare ont été analysés par Antonetti-Lévêque, *Devins* (1990); Antonetti, *Confini della Megaride* (1994); *eadem*, *Megara e le sue colonie* (1997); *eadem*, *Panthéon de Mégare* (1998); *eadem*, *Apollon* (1999). Pour le calendrier mégarien, outre les études de K. Hanell, *Das Menologium des Liber glossarum*, K. Humanistika Vetenskapssamfundets i Lund Årsberättelse (Bulletin de la société royale des lettres de Lund) 1931-1932, II, Lund 1932; *idem*, *Megarische Studien* (1934), p. 190-204, on verra aussi Samuel, *Chronology* (1972), p. 87-89; D.M. Pippidi, *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest-Amsterdam 1975, p. 126; Loukopoulou, *Thrace propontique* (1989), p. 120-122; A. Avram, «Les calendriers de Mégare et de ses colonies pontiques», in *Religions du Pont-Euxin. Actes du VIII<sup>e</sup> Symposium de Vani (Colchide)-1997*, O. Lordkipanidzé et P. Lévêque (éds.), Besançon-Paris 1999, p. 25-31; *idem*, in *ISM III* (1999), p. 110-115; Trümpy, *Monatsnamen*, p. 147-155. Concernant les divinités célébrées à Sélinonte et les temples qui leur étaient consacrés, il convient d'évoquer les études de K. Kerény, «Le divinità ed i templi a Selinunte», *Kokalos* 19, 1966, p. 3-7; V. Tusa, «Le divinità ed i templi di Selinunte», *Kokalos* 13, 1967, p. 186-193; E. Manni, «Da Megara a Selinunte: le divinità», *Kokalos* 21, 1975, p. 174-195; G. Bejor, «Problemi di localizzazione di culti a Selinunte», *ASNP serie iii*, 7, 2, 1977, p. 439-457; Dewailly, *Sanct. de la Malophoros* (1987); *eadem*, *Statuettes* (1992); C. Antonetti, in C. Antonetti, S. de Vido, «Conflitti locali e integrazione culturale a Selinunte: il nuovo profilo della polis nell'iscrizione della vittoria», in *Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec. a. C.). Arte, prassi e teoria della pace e della guerra (Erice, 12-15 ottobre 2003)*, vol. I, Pisa 2006, p. 148-161; C. Marconi, *Temple Decoration and Cultural Identity in the Archaic Greece. The Metopes of Selinus*, Cambridge 2007; C. Grotta, *Zeus Meilichios a Selinunte*, Roma 2010. De même, pour les cultes attestés par la loi sacrée de Sélinonte, voir Jameson, Jordan, Kotansky, *Lex sacra*, p. 77-120.
- 13 J'ai également examiné quelques divinités du panthéon mégarien (Apollon Pythien, Zeus Meilichios, Poséidon), en relevant les parallèles entre Mégare et ses colonies, dans les articles: Robu, *Chalcédoine* (2007); *idem*, *Zeus Meilichios* (2009); *idem*, «Le culte de Poséidon à Mégare et dans ses colonies», *Dacia N. S.* 57, 2013, p. 65-80.

### iii. Historique de la recherche

En publiant ses *Megarische Studien*, Hanell a sans doute consacré un modèle de recherche<sup>14</sup>. En effet, bien que cet ouvrage de synthèse soit dépassé sur un certain nombre de points, il reste un exemple de la recherche historique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, qui a beaucoup influencé les travaux scientifiques postérieurs consacrés au domaine de la colonisation<sup>15</sup>.

Néanmoins, les progrès des recherches historiques, archéologiques et épigraphiques, et les changements dans l'interprétation historique de la colonisation grecque rendent nécessaire une nouvelle étude approfondie de la colonisation mégarienne et des *nomima mégarika*. L'explication du mouvement de colonisation doit aujourd'hui prendre en compte, on l'a vu, l'hétérogénéité culturelle des *apoikiai*, l'importance des colons additionnels (*époikoi*) et les rapports entre les *apoikoi* et les indigènes. Il est de même indispensable de tenir compte des réalités régionales et de ne pas proposer une systématisation rigide du mouvement colonial.

- 14 Quelques années avant la parution des *Megarische Studien*, F. Bilabel, *Die ionische Kolonisation. Untersuchungen über die Gründungen der Ionier, deren staatliche und kultische Organisation und Beziehungen zu den Mutterstädten*, *Philologus*, Suppl. 14, 1, Leipzig 1920, avait étudié la colonisation et les institutions ioniennes. Ultérieurement, N. Ehrhardt allait reprendre l'étude des *nomima milésiens*, en publiant en 1983 (2<sup>e</sup> édition en 1988) son ouvrage *Milet und seine Kolonien*.
- 15 Plusieurs savants ont mis en évidence l'importance du travail de Hanell : M. N. Tod, *CR* 49, 1935, p. 76-77 ; G. W. Elderkin, *AJA* 39, 1935, p. 629 ; F. Hiller von Gaertringen, *DLZ* 7, 1935, col. 282-285 ; M. Carry, *JHS* 55, 1935, p. 96 ; E. L. Highbarger, *AJPh* 58, 1937, p. 118-121 ; J. et L. Robert, *Bull. ép.*, 1958, 320. On remarque que l'histoire archaïque de Mégare, les mythes mégariens et la colonisation mégarienne ont constitué dernièrement l'objet d'étude de Paltseva, *Mégare* (1999). Malgré une bonne connaissance des témoignages antiques, la savante russe ne fait pas appel aux dernières découvertes archéologiques et épigraphiques, ni aux acquis méthodologiques des dernières décennies. Par conséquent, il n'est pas surprenant que ses conclusions soient souvent dépassées (la *sténochôria* constituerait la cause principale de la colonisation mégarienne, voir *infra*, chapitre I.4) ou anachroniques (la présentation de Mégare comme une grande puissance coloniale et commerçante, voir *infra*, chapitre I.3.2). D'ailleurs, cet ouvrage est passé presque inaperçu dans la littérature. Cf. toutefois G. R. Tsatskhladze, in *Northern Pontic Antiquities in the State Hermitage Museum*, *Colloquia Pontica* 7, J. Boardman *et al.* (éds.), Leiden-Boston-Köln 2001, p. 324 ; I. E. Surikov, *VDI*, 2002, 3, p. 212-217.



Par ailleurs, la nouvelle analyse de la colonisation mégarienne est facilitée par le fait que, à la différence de l'époque où écrivait le savant suédois, les chercheurs disposent maintenant de recueils regroupant les inscriptions des cités mégariennes, à savoir celles de Mésambria, de Chalcédoine, d'Héraclée du Pont, de Callatis, de Byzance et de Sélymbria, de Mégara, de Sélinonte<sup>16</sup>. Ces corpus rassemblent enfin les textes jusqu'alors dispersés et rendent commode l'étude des institutions. Il faut également mentionner les recueils numismatiques (surtout les nouveaux recueils regroupant les monnaies de Mégare, de Byzance, de Sélymbria, de Mésambria, de Chersonèse, de Callatis<sup>17</sup>) et les volumes du *Lexicon of Greek Personal Names*, qui rassemblent presque toutes les émissions monétaires et le matériel onomastique émanant des cités mégariennes<sup>18</sup>.

Quant aux principaux travaux que j'ai utilisés, il convient de préciser qu'après les études fondamentales de Highbarger, de Meyer et de

- 16 G. Mihailov (éd.), *IGBulg I<sup>2</sup>* (1970) et V (1997, pour Mésambria); R. Merkelbach, F.K. Dörner, S. Şahin (éds.), *I. Kalchedon* (1980); L. Jones (éd.), *I. Heraclea* (1994); A. Avram (éd.), *ISM III* (1999, pour Callatis); A. Łajtar (éd.), *I. Byzantion* (2000, pour Byzance et Sélymbria). Les inscriptions de Mégara et de Sélinonte ont été rassemblées par M. T. Manni Piraino (éd.), *IGLMP* (1973); L. Dubois (éd.), *IGDS* (1989; vol. II, 2008); R. Arena (éd.), *IGASM I<sup>2</sup>* (1996).
- 17 Schönert-Geiss, *Byzantion* (1970-1972); *eadem*, *Die Münzprägung von Bisanthe, Dikaia, Selymbria*, Berlin 1977; Karayotov, *Coinage of Mesambria* (vol. I, 1994; vol. II, 2009); V. A. Anokhin, *The Coinage of Chersonesus IV Century B.C. – XII Century A.D.*, BAR International Series 69, Oxford 1980; S. Kovalenko, *Die spät-klassische Münzprägung von Chersonesos Taurica*, Berlin 2008; G. Talmaçhi, *The Coinage of the West-Pontic Cities of Histria, Callatis and Tomis during the Autonomous Era. Iconography, Legend, Metrology, Chronology and Countermarking*, Cluj-Napoca 2011 (en roumain). Voir aussi les volumes récents de *SNG* 9 (1993) et 11 (2000) pour les monnaies des colonies mégariennes et héracléotes, et respectivement *SNG* 14 (2002) et *BCD Pelop.* (2006), pour les monnaies des cités de la Mégaride. On ajoutera à ceux-là les anciens recueils rassemblant les monnaies frappées par Sélinonte (W. Schwabacher, «Die Tetradrachmenprägung von Selinunt», *MBNG* 43, 1925, p. 1-90, Tafel I-II; G. E. Rizzo, *Monete greche della Sicilia*, Roma 1946), par Chalcédoine, Astacos, Héraclée du Pont et Prusias de l'Hypios/Kiéros (Waddington-Babelon-Reinach, *Recueil*, 1908-1925), ainsi que par Callatis (Pick, *Münzen von Dacien und Moesien*, 1898, p. 83-124).
- 18 *LGPN*, vol. III A: Sicile; vol. III B: Mégare; vol. IV: la Thrace et les côtes nord et ouest de la mer Noire; vol. V A: les régions côtières de l'Asie Mineure.

Hanell<sup>19</sup>, l'histoire archaïque de Mégare, les légendes et les mythes mégariens furent analysés surtout par Legon, Muller, Figueira, De Polignac, Bérard, Antonetti, Lévêque, Van Wees, Forsdyke<sup>20</sup>. La Mégaride a aussi fait l'objet de plusieurs recherches topographiques, notamment celles de Lebègue, Hammond, Sakellariou et Pharaklas, Muller, Van de Maele, Bernier, Smith<sup>21</sup>.

D'autre part, pour l'étude des fondations mégariennes et leurs institutions, j'ai pu tirer profit des recherches de Vallet, Villard, Auberson, Van Compernelle, De Angelis, Danner, Gras, Tréziny, Mertens (pour

- 19 Highbarger, *Megara* (1927); Meyer, *Megara* (1931); Hanell, *Megarische Studien* (1934). Il convient de préciser que bien avant ces études, les témoignages concernant les mythes, l'histoire politique et les institutions de Mégare ont été examinées au XIX<sup>e</sup> siècle par H. Reinganum, *Das alte Megaris*, Berlin 1825 (cf. sur cet ouvrage le compte rendu de M. Hase, *JS*, janv. 1827, p. 3-13); J. Girard, *De Megarensium ingenio, thesim proponebat Facultati litterarum Parisiensi*, Paris 1854; G. Vogt, *De rebus Megarensium usque ad bella Persica*, Cassel 1857; M. Thamm, *De re publica ac magistratibus Megarensium*, Dissertation Halle 1885; F. Cauer, *Parteien und Politiker in Megara und Athen. Studien zur Geschichte Griechenlands im Zeitalter der Tyrannis*, Stuttgart 1890. De même, pour les légendes mégariennes, on verra J. Holle, *Megara im mythischen Zeitalter*, in *Programm des Gymnasiums zu Recklinghausen LI. Schuljahr 1880-1881*, Recklinghausen 1881; M. Mayer, «Mythistorica. I. Megarische Sagen», *Hermes* 27, 1892, p. 481-487; K. Seeliger, «Alkathöos und die megarische Königsliste. Eine Pausaniasstudie», in *Festschrift für Johannes Overbeck*, Leipzig 1893, p. 27-44; Pfister, *Mythische Königsliste* (1907).
- 20 Legon, *Megara Pol. Hist.* (1981); *idem*, *Megara* (2004); Figueira, *Chronological Table* (1985); Bohringer (F. de Polignac), *Mégare* (1980); C. Bérard, «Urbanisation à Mégara Nisaea et l'urbanisme à Mégara Hyblaea», *MEFRA* 95, 2, 1983, p. 634-640; Muller, *De Nisée à Mégare* (1983); Van Wees, *Megara's Mafiosi* (2000); Forsdyke, *Megara* (2005). Voir aussi les *Megarika* publiés par A. Muller dans *BCH* (1980-1984) et les études de C. Antonetti et P. Lévêque citées ci-dessus.
- 21 J. A. Lebègue, *De oppidis et portibus Megaridis ac Boeotiae in Corinthiaci sinus littore sitis*, Paris 1875; Hammond, *Main Road* (1954); *idem*, *Heraeum* (1954); Sakellariou-Pharaklas, *Μεγαρίδα* (1972); S. van de Maele, «Le site d'Erenea et la frontière attico-mégarienne», *Phoenix* 34, 1980, p. 153-159; *idem*, «La route antique du port mégarien de Pagai à la forteresse d'Aigosthènes», *EMC* 33, 1989, p. 183-188; *idem*, «Le réseau mégarien de défense territoriale contre l'Attique à l'époque classique (V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)», in *Fortificationes Antiquae*, S. van de Maele et J.M. Fossey (éds.), Amsterdam 1992, p. 93-107; *idem*, «Pausanias et la route de Mégare vers Pagai et Érénéia», *CEA* 38, 2001, p. 113-118; A. Muller, *BCH* 108, 1984, p. 249-266; Bernier, *Ports de la Mégaride* (1990); Smith, *Megaridis* (2008).

les colonies mégariennes de Sicile)<sup>22</sup>, et de Latyshev, Robert, Velkov, Asheri, Burstein, Avram, Loukopoulou, Saprykin, Vinogradov, Zolotarev, Dana (pour les colonies mégariennes de la Propontide et du Pont-Euxin)<sup>23</sup>. Il ne saurait être question de présenter ici toutes ces études, car l'apport de chacune d'entre elles est mis en lumière dans les pages qui suivent.

#### iv. Analyse des sources : les sources littéraires et documentaires

On notera d'emblée que la plupart des sources littéraires sont postérieures à l'époque archaïque, la période principalement concernée par cette recherche. Il convient dès lors de les examiner avec attention et surtout d'éviter de superposer à la Mégare archaïque une Mégare classique ou hellénistique. Mieux, les réponses à des questions concernant l'histoire et les institutions des Mégariens sont rendues difficiles par la pauvreté du matériel, car la littérature émanant de Mégare a disparu en

- 22 Vallet-Villard, *Dates de fondation* (1952); *idem*, « À propos des dates de fondation de Mégara Hyblaea, de Syracuse et de Sélinonte », *BIBR* 24, 1955, p. 199-214; *idem*, *La fond. de Sélinonte* (1958); G. Vallet, F. Villard, P. Auberson, in *Mégara I*, p. 403-428; Van Compernelle, *La fond. de Sélinonte* (1952); *idem*, *La fond. de Sélinonte et de Syracuse* (1953); F. de Angelis, *Found. of Selinous* (1994); *idem*, *Megara Hyblaea and Selinous* (2003); Danner, *Selinunt* (1995); *idem*, *Megara* (1996); Gras-Tréziny, in *Mégara 5* (2005), p. 547-584; Mertens, *Selinus I* (2003); *idem*, *Städte und Bauten* (2006).
- 23 Latyshev, *Const. de Chersonèse* (1885); Robert, *Inscr. de Bulgarie* (1959); *idem*, in Firatlı, *Stèles de Byzance* (1964), p. 131-189; Velkov, *Mesambria* (1969); Asheri, *Herakleia* (1972); Burstein, *Heraclea* (1976); Loukopoulou, *Thrace propontique* (1989); Avram, *Zur Verfassung von Kallatis* (1994); *idem*, *Kalchedon* (2004); *idem*, *Héraclée et ses colonies* (2006); Saprykin, *Heracleia and Chersonesos* (1996); J.G. Vinogradov, « La Chersonèse de la fin de l'archaïsme », in J.G. Vinogradov, *Pontische Studien. Kleine Schriften zur Geschichte und Epigraphik des Schwarzmeerraumes*, Mainz 2000, p. 397-419 [= in *Le Pont-Euxin vu par les Grecs. Sources écrites et archéologie. Symposium de Vani (Colchide, septembre-octobre 1987)*, T. Khartchilava et E. Geny (éds.), Paris 1990, p. 85-119]; *idem*, *Les tribus doriennes* (1993); Vinogradov-Zolotarev, *Ostracismo* (1999); Dana, *Culture* (2011).

bonne partie. On a conservé les poèmes de Théognis qui témoignent des conflits auxquels était confrontée la société mégarienne au VI<sup>e</sup> siècle. Mais le recours à ce poète est malaisé du fait de sa volonté d'universalité. Par conséquent, il n'est pas toujours facile d'établir avec certitude si les questions mises en avant par Théognis ont une spécificité mégarienne ou plutôt une valeur générale, panhellénique.

En plus, il nous reste quelques fragments des historiens hellénistiques de Mégare (notamment de Dieuchidas et d'Héréas), rassemblés d'abord par Jacoby (*FGrHist* 484-487), et ultérieurement par Piccirilli dans ses *Megarika*. Par ailleurs, particulièrement importants sont les récits des auteurs de l'époque impériale. Tout d'abord, Strabon, par son approche autant géographique que historique, nous fournit des informations sur la géographie et l'histoire de Mégare et les rapports de celle-ci avec Athènes. Ensuite, Pausanias consacre une importante section de sa *Périégèse* à la Mégaride, une région qu'il a parcourue en suivant la route d'Athènes à Corinthe. Il énumère dans son ouvrage les lieux de culte, en rassemblant également les principaux récits légendaires. Au surplus, Plutarque (notamment dans *Questions grecques*, *Thésée*, *Solon*) rapporte plusieurs événements concernant l'histoire archaïque de Mégare.

On constate au demeurant que les textes qui transmettent les légendes mégariennes ont souvent un caractère polémique, étant des réponses à des traditions élaborées à Athènes ou à Corinthe. En effet, les récits émanant de ces deux dernières cités tentent parfois de justifier la dépendance de Mégare à l'époque archaïque de l'un ou de l'autre de ses puissants voisins. D'ailleurs, Hanell avait jadis souligné le manque d'uniformité des traditions antiques relatives à Mégare et à ses colonies. Ce qui nous est resté représente le résultat d'une longue évolution, un mélange de traditions authentiques et de constructions mythiques. Ce qui ne veut pas dire que la tradition manque de valeur, vu que certaines formules altérées dissimulent, bien souvent, une certaine réalité historique<sup>24</sup>. Dans ces conditions, la prudence des conclusions s'impose pour plusieurs questions examinées.

Quant à l'étude de l'histoire des colonies, une difficulté majeure consiste dans le fait qu'on n'a pas conservé les récits qui avaient pour objet propre la Sicile, la Propontide ou le Pont-Euxin. À titre d'exemple,

24 Hanell, *Megarische Studien*, p. 15.

les œuvres des historiens grecs ne concernent que marginalement les cités mégariennes de Sicile et les historiens locaux du V<sup>e</sup> siècle (tels qu'Antiochos de Syracuse, Philistos de Syracuse, Hellanicos de Lesbos) ne sont connus que par des citations. En outre, l'absence d'historiens d'origine mégarienne en Sicile fait que les notices historiques concernant Mégara dépendent d'un milieu syracusain ou chalcidien, rarement favorable aux Mégariens de Sicile<sup>25</sup>.

Pour l'étude des installations mégariennes, on dispose également de descriptions géographiques avec des citations à caractère historique, fournies par les périple du Ps.-Scylax (IV<sup>e</sup> siècle) et du Ps.-Scymnos (II<sup>e</sup> siècle), la *Géographie* de Strabon et l'*Anaplous Bospori* de Denys de Byzance (II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). Des informations dispersées concernant les sites mégariens sont conservées chez Stéphane de Byzance, auteur des *Éthnika* (VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), une longue liste de peuples et de cités antiques<sup>26</sup>.

Il convient par ailleurs de préciser que pour l'époque archaïque, la documentation archéologique émanant de Mégare et de ses colonies de la Propontide et du Pont-Euxin reste maigre. On ne dispose que de très peu de découvertes en mesure de nous offrir une image des premières fondations. Dans ces régions, des localités modernes ont entièrement occupé les sites grecs anciens, ce qui rend les fouilles difficiles (voir pl. I pour une vue de la ville moderne de Mégare)<sup>27</sup>. En revanche, profitant de l'absence d'habitat moderne, les fouilles archéologiques effectuées à Mégara et à Sélinonte par des chercheurs italiens, français et allemands ont mis au jour des documents qui ont largement renouvelé nos connaissances sur la prise de possession du territoire, le développement urbain et les sanctuaires de ces cités<sup>28</sup>.

25 Voir *infra*, chapitre II.1.1.1.

26 Après l'édition qui a fait date de A. Meineke (éd.), *Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt*, Berlin 1849 (réimpr. Chicago 1992), une partie de l'ouvrage de Stéphane de Byzance (jusqu'à la lettre *iôta*) vient d'être rééditée par M. Billerbeck (éd.), *Stephani Byzantii Ethnika*, vol. I-II, Berlin 2006-2011. Ce sont ces deux éditions que j'ai utilisées pour les *Éthnika* de Stéphane de Byzance.

27 Il y a aussi le cas d'Astacos, dont l'emplacement exact fait pour l'instant défaut : voir *infra*, chapitre II.2.1.1.

28 Mégara et Sélinonte sont d'ailleurs les seules colonies mégariennes pour lesquelles on dispose de séries de publications archéologiques (voir la bibliographie citée *infra*, chapitres II.1.1.4 et II.1.2.6).

On constate que la situation est inverse dans le cas des données épigraphiques, beaucoup plus importantes dans les colonies de la Proponitide et du Pont-Euxin que dans celles de l'Occident. L'indigence de la documentation épigraphique est l'une des raisons du peu d'informations que l'on possède sur les institutions de Mégara et de Sélinonte. Les plus amples informations dans ce domaine émanent des autres cités mégariennes. D'ailleurs, force est de constater que, de manière générale, l'épigraphie civique est peu représentée dans les cités grecques de Sicile<sup>29</sup>. Cet état de la documentation découle de la destruction de plusieurs villes à la fin de l'époque classique, ainsi que de l'usage du plomb pour la gravure des inscriptions, un métal qui se détériore considérablement à travers le temps et est facilement réutilisable<sup>30</sup>. À cet égard, on rappellera qu'outre plusieurs tablettes de plomb portant des *defixiones*<sup>31</sup>, Sélinonte a livré le plus long texte sur plomb conservé à ce jour. Il s'agit de la célèbre loi sacrée arrivée au Musée J. Paul Getty de Malibu en 1981 et restituée à l'Italie en 1992, et dont Jameson, Jordan et Kotansky ont donné la première édition<sup>32</sup>.

Enfin, pour ce qui est des sources, il ne faut pas oublier l'apport de la numismatique, car les types monétaires peuvent nous renseigner sur des traditions qui rattachent une *apoikia* à ses origines, et particulièrement sur les divinités principales et les héros des cités<sup>33</sup>.

29 L. Dubois, in *IGDS*, p. XI; S. Berger, *Revolution and Society in Greek Sicily and Southern Italy*, *Historia Einzelschriften* 71, Stuttgart 1992, p. 13.

30 Cf. M. L. Lazzarini, «Presentazione», *MediterrAnt* 7, 2, 2004, p. 594.

31 Voir le corpus des *defixiones* de Sélinonte publié par Bettarini, *Defixiones* (2005).

32 Jameson, Jordan, Kotansky, *Lex sacra*, p. 14-17 [republiée maintenant par E. Lupu, *Greek Sacred Law. A Collection of New Documents (NGSL)*, Leiden-Boston 2005, n° 27, qui rassemble la riche bibliographie portant sur ce texte]. La *lex sacra* de Sélinonte, aujourd'hui exposée au Museo Civico del Castelvetrano (Trapani), fut reprise dans le catalogue de l'exposition édité par L. Godart, S. de Caro (éds.), *Nostoi. Capolavori ritrovati (Roma, Palazzo del Quirinale, 21 dicembre 2007-2 marzo 2008)*, Loreto 2007, p. 152-153, n° 39. Signalons aussi que pour le dialecte mégarien, Sélinonte offre au spécialiste de l'épigraphie archaïque un dossier linguistique assez riche. Voir à ce propos Dubois, *Bilan dialect.*, p. 331-346.

33 Lacroix, *Monnaies et colon.*, p. 9-11.